

Le rôle de l'historien face à la catastrophe

Suivi de

Boussoles



Par Thierry Portal

Auteur de « Crises et facteur humain : les nouvelles frontières mentales des crises » – De Boeck Université, novembre 2009



Publié par l'Observatoire International des Crises® (OIC)

Magazine de la communication de crise et sensible | Publication

www.communication-sensible.com - © 2010 Tous droits réservés par les auteurs

Le rôle de l'historien face à la catastrophe

Par Thierry Portal, entretien avec François WALTER, historien

Remonter dans le passé peut aider à comprendre les soubassements culturels de l'idée même de catastrophe et son évolution vers l'idée du risque. Cette approche historique permet aussi d'isoler les peurs auxquelles celle-ci renvoie et explique, en grande partie, nos 'civilisations du risque'¹.

Docteur ès lettres, François WALTER est professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève. Ses recherches et ses publications portent sur les rapports au territoire (pratiques et représentations), en particulier sur l'histoire de l'environnement naturel, l'aménagement du territoire et l'histoire urbaine. Il a notamment publié, en 2004 aux éditions de l'EHESS, *Les Figures paysagères de la nation : territoire et paysage en Europe (XVI^e-XX^e siècle)* et a participé à *l'Histoire de l'Europe Urbaine* (Éditions du Seuil 2003, tome II) ainsi qu'à *l'Histoire de l'environnement européen* (PUF 2001). Enfin, il a publié en mars 2008 l'ouvrage *Catastrophes : une histoire culturelle, XVI^e-XXI^e siècle* (Éditions du Seuil 2008).

T P – Monsieur WALTER, vous êtes historien et avez publié récemment '*Catastrophes : une histoire culturelle, XVI^e-XXI^e siècle*'. En tout premier lieu, j'aimerais recueillir votre avis sur le changement d'époque ouvert par le tremblement de terre de Lisbonne, survenu en novembre 1755 (quelques dix mille morts), événement qui apparaît à maints égards comme un événement fondateur dans une appréhension 'moderne' des risques. Quelles ont été les répercussions de cette catastrophe sur la manière d'appréhender les risques naturels ?

F W – « On a souvent remarqué, en effet, qu'au-delà de la tragédie qu'a constitué la destruction d'une grande ville – de surcroît l'une des capitales commerciales du système économique mondial – l'événement a engendré un véritable séisme philosophique. Il a ébranlé considérablement les certitudes de tous ceux, majoritaires parmi les scientifiques, qui considéraient la création comme un ensemble cohérent où tout avait une fonction dans une belle harmonie d'ensemble, y compris les événements catastrophiques.

¹ Expression empruntée à Patrick LAGADEC, *La Civilisation du risque : catastrophes technologiques et responsabilité sociale*, Paris, Éditions du Seuil, 1981.

De fait, le débat sur Lisbonne montre la complexité de la question du mal et du sens des calamités. On en vient à admettre, à la suite de ROUSSEAU, que le mal physique est inhérent au fonctionnement du monde alors que le mal moral a toujours son origine chez l'homme. Cette distinction est fondamentale car elle débouche sur l'évidence de la responsabilité de l'homme. Avec la pensée des Lumières, l'homme plus que jamais est seul face à son histoire, totalement responsable de prendre en main son destin pour le meilleur ou pour le pire ».

T P - *En quoi ce type de considérations historiques peut-il nous aider à la compréhension de la culture actuelle de la catastrophe ? Ce qui revient à se poser la question des attentes que la société civile manifeste envers les historiens...*

F W – « Cela est flagrant dans l'étude des risques et des catastrophes. La plupart des diagnostics qui servent à définir l'état alarmant de la planète reposent sur des mesures dont la mise en série révèle un trend gravissime. Pour affiner l'analyse, une remontée dans le temps est hautement souhaitable. Dans certains cas, les historiens peuvent donner des pistes, indirectes bien sûr mais néanmoins utiles (relevés météorologiques anciens ; occurrences d'événements paroxysmiques ; niveaux des crues). De fait, les collectivités publiques attendent uniquement de l'historien qu'il fournisse des données, étant entendu que l'analyse serait ensuite proposée par les spécialistes des sciences de la nature². Il importe de réagir contre cette manière d'instrumentaliser l'histoire. Nous revendiquons une historicité fondamentale et constitutive des processus quels qu'ils soient. Cela signifie que la mise en batterie de données n'est pas une opération neutre mais que la transformation de faits en événements relève de choix complexes et repose sur des hypothèses qu'on ne peut pas réduire à un jeu à somme nulle ».

T P - *Quel est alors l'intérêt d'une réflexion sur la longue durée et comment peut-on éviter les partitions chronologiques simplistes ?*

F W – « La dimension culturelle de l'analyse des risques et des catastrophes me semble essentielle. Il faut bien distinguer ici la culture du risque de l'histoire culturelle.

Par la première, on entend l'ensemble des pratiques de gestion des risques (des mesures de prévention jusqu'à la reconstruction)³. La seconde

² Cette attente est par exemple exprimée dans un petit livre récent qui donne au grand public des clés de lecture accessibles à propos des risques climatiques et des catastrophes naturelles en général. Voir Gérard BRUGNOT, *Les Catastrophes naturelles*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2008. Cet auteur estime p. 37 que l'historien est là pour donner à l'ingénieur, au géophysicien et à l'hydrologue les indications nécessaires aux déductions que ces spécialistes des sciences de la nature sont habilités à faire.

³ Voir par exemple François WALTER, Bernardino FANTINI et Pascal DELVAUX, *Les cultures du risque (XVIe-XXIe siècles)*, Genève, Presses d'Histoire Suisse, 2006.

s'intéresse plus aux perceptions, aux savoirs et aux comportements de la société face aux risques environnementaux ainsi qu'aux différenciations sociales et territoriales qui caractérisent leur actualisation au moment d'une crise. C'est ici que l'histoire apporte sa compétence, pour expliquer comment les sociétés du passé, elles-mêmes multiples et changeantes, représentent et se représentent l'extériorité, symboliquement par des valeurs, spirituellement par des systèmes de croyances, intellectuellement par des constructions d'idées et pragmatiquement en mobilisant des techniques et des savoir-faire, le tout traduit par des images, des textes et des pratiques.

En outre, le passé (ou le temps historique) ne peut jamais se réduire à de la chronologie linéaire. Il faut tenir compte de ce que nous appelons les durées ou les temporalités. Tout phénomène historique a une durée qui lui est spécifique, ce qui signifie que, dans le domaine qui nous intéresse ici, les représentations qu'on se donne d'un risque ont elles-mêmes une temporalité plus ou moins longue et plus ou moins rapide. Ainsi, il serait simpliste de vouloir distinguer des grandes périodes dans l'histoire où se succéderaient, mécaniquement, un temps où les hommes étaient démunis face aux calamités qu'ils interprétaient comme des punitions divines et un temps où, instruits par la science et la raison, les sociétés sauraient expliquer les événements, évaluer les parades et mettre en œuvre une gestion volontaire, rationnelle et concertée.

L'histoire démontre au contraire que les sociétés mobilisent diverses configurations explicatives en fonction des contextes et des enjeux sociaux. De nos jours, la dimension rétributive de la catastrophe n'a pas disparu, même si on est capable de mieux comprendre le fonctionnement des grands cycles biologiques et géophysiques. L'analyse mathématique du risque ne remplace pas son appréciation symbolique, voire esthétique. La dimension spirituelle de la quête du sens n'est en rien reléguée par la prétention scientifique et désenchantée du rapport au monde de nos contemporains ».

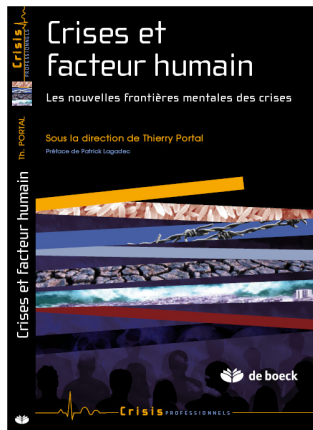
T P - *Les peurs et les angoisses ont-elles une histoire ? Peut-on dire que chaque époque se fabrique ses peurs ?*

FW – « Il y a sans doute des tendances lourdes qui oscillent entre la crainte de la vengeance divine et l'insouciance face au devenir ! Mais au-delà de ces attitudes stéréotypées, il y a des peurs très ciblées associées à des contextes historiques bien précis. Certaines conjonctures sont propices à la phobie des épidémies ou des maladies transmissibles, nous en connaissons de récentes. Les signes visibles dans le ciel ont toujours alimenté les climats anxiogènes, tels le passage de la grande comète dite de Halley, provoquant des paniques encore en 1910.

Périodiquement, les grandes phobies eschatologiques animent le cours de l'histoire, aux XV^e-XVI^e siècles, puis au tournant des millésimes de siècles,

comme pour l'an 2000. Au XX^e siècle, l'angoisse des deux guerres mondiales a éclipsé toutes les autres peurs, les condensant en quelque sorte sur le constat que l'homme lui-même était capable de déclencher l'apocalypse et de s'autodétruire. C'est un seuil dans l'échelle des craintes collectives. Jusqu'alors, les dangers étaient toujours ciblés et circonscrits géographiquement : une catastrophe naturelle touchait une région, une ville ; il était possible de désigner le responsable, au besoin de le stigmatiser dans des catégories désignées comme indésirables (les sorcières, les étrangers, les vagabonds, les juifs considérés comme les vecteurs des épidémies). Désormais, depuis Hiroshima, le danger est diffus et tout peut disparaître dans un cataclysme nucléaire (un holocide). Ce sentiment de peur globale est constitutif de notre époque. Nous sommes une « société du risque »⁴, que menacent globalement les virus émergents, le terrorisme susceptible de frapper partout, en attendant la catastrophe climatique annoncée, dont tout le monde parle mais dont le 'management' dépasse le rayon d'action du simple citoyen.

Et bien sûr, la « crise » économique et financière dans laquelle nous nous enfonçons depuis l'automne 2008 ».



Thierry PORTAL – Extrait du livre « Crises et facteur humain : les nouvelles frontières mentales des crises » – De Boeck Université, novembre 2009.

Au travers d'une série d'entretiens menés en 2008/2009 auprès d'une vingtaine de personnalités reconnues dans le domaine des crises (chercheurs de renommées nationale et internationale ; praticiens réputés), le propos de l'ouvrage est de montrer la multiplicité des crises sous l'angle de l'approche purement psychologique (Préface de Patrick LAGADEC, Dir. de recherches à l'école polytechnique).

Pour en savoir plus sur l'ouvrage :

<http://www.communication-sensible.com/download/crises-et-facteur-humain.pdf>

© 2009 – 2010, Tous droits réservés par les auteurs
Edité par l'Observatoire International des Crises
www.communication-sensible.com

⁴ On reconnaît là les concepts popularisés par le sociologue allemand U. Beck. Voir Ulrich BECK, *La Société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, trad. de l'allemand, Paris : Aubier, 2001.

Boussoles

Par Thierry Portal, 2010

Depuis un tiers de siècle, les grandes croyances à caractère messianique se sont largement estompées, qui manifestaient jusqu'ici une confiance indéfectible en une téléologie du temps⁵ pérenne.

Nous quittons donc un monde s'appuyant sur de « majestueuses organisations du temps commun »⁶ pour entrer, à pas forcés, dans un univers d'autant plus chaotique qu'il ne repose plus que sur des événements, anxiogènes par nature car de plus en plus éruptifs à l'échelle de notre 'Terre Patrie'⁷. Désormais appelées crises, ceux-ci révèlent nos fragilités intimes, 'organisationnelles', écologiques, politiques, géostratégiques, économiques ou sociales qui sont devenues, en peu de temps, autant de filtres récurrents révélant des antagonismes fondamentaux, des ruptures souterraines larvées, des cheminements prochains.

Ainsi, l'attention aiguë qui leur est soudainement portée re dessine brutalement les contours d'un nouvel échiquier dont les règles du jeu restent à écrire, les combinaisons à comprendre et, surtout, le sens à ausculter. Mais l'utilisation outrancière du concept même de Crise ne facilite pas cette tâche, brouillant les réflexes du joueur, affolant l'horloge qui jusqu'ici guidait son geste avec assurance, contribuant à rendre caduque toute tentative d'imposer quelque schéma tactique d'ensemble...

En isolant les éléments fondamentaux de la définition originelle du mot Crise telle que posée par nos ancêtres grecs, ce modeste article a pour objet de puiser dans le signifiant d'hier ce que notre monde 'moderne' pourrait, peut-être, reprendre demain à son compte. L'idée est donc de proposer à nos futurs navigateurs de haute mer un ancrage différent dans l'univers de l'incertitude ainsi que d'autres instruments. Pour apprendre à voir venir et à faire avec les phénomènes de crises et de ruptures...

⁵ Nous parlons ici du christianisme, de la foi dans un progrès perpétuel, du communisme, de l'illusion du village mondial et même de la fin programmée d'un modèle ultra libéral (après la crise de l'automne 2008 sur les marchés financiers).

⁶ Daniel PARROCHIA in 'Les formes des crises : logique et épistémologie' – Editions Champ Vallon mars 2008

⁷ Titre de l'ouvrage d'Edgar MORIN – 1993 Le Seuil (avec Anne Brigitte KERN)

Notre parcours se fera en deux temps : d'abord, faire le constat d'une irrémédiable préemption de la notion de crise par les sciences de l'ingénieur et de l'organisation depuis quelques décennies, au risque d'une grande complexité ; permettre ensuite à une nouvelle lecture de la crise d'émerger qui, en laissant à l'humain toute sa place, permettrait d'imaginer comment l'utiliser au XXI siècle d'une manière refondée, enrichie et renouvelée...

I – Le problème posé par l'idée de crise : une notion difficile à cerner, préemptée par les sciences 'positives'

Parler de Crises peut rapidement s'avérer être délicat... D'abord parce que le terme lui-même reste imprécis et polymorphe : après tout, chacun peut y mettre ce qu'il veut, comme l'a récemment relevé Thierry LIBAERT⁸. Dès 1976, le sociologue et philosophe Edgar MORIN dénonçait l'usage abusif d'un terme qui n'était plus en rapport avec son sens originel⁹ : « *La notion de crise s'est répandue au XX siècle à tous les horizons de la conscience contemporaine (...) Mais cette notion, en se généralisant, s'est comme vidée de l'intérieur. A l'origine, KRISIS signifie décision : c'est le moment décisif, dans l'évolution d'un processus incertain, qui permet le diagnostic. Aujourd'hui, crise signifie indécision : c'est le moment où, en même temps qu'une perturbation, surgissent les incertitudes* ».

Surtout, victime de son succès, elle 's'éparpille' dans toutes les activités humaines, rendant de plus en plus illusoire une unification de toutes les disciplines concernées en un seul et même champ de recherches. Autrement dit, chaque champ d'investigation sous estime l'autre, rendant étanches les parois parfois minces qui les séparent. Ce qui rend difficile aujourd'hui la tentation d'une vision unifiée et claire des phénomènes de crise... Il n'existe donc aucun modèle dominant qui permette d'appréhender dans sa globalité l'importance du concept de Crise. Nulle vision holistique n'existe à ce jour qui rende chaque expérience tributaire d'une épistémologie¹⁰ cohérente, nécessairement beaucoup plus vaste. A part peut-être la tentative d'Edgar MORIN en 1976 qui contribue toujours à nourrir, trente ans après, les réflexions essentielles. De fait, seuls de rares traits communs entre savoirs et pratiques permettent de créer du liant : la psychologie individuelle et/ou sociale, la prise de décision, les comportements à risque, la 'complexité'...

⁸ « Crises, de 1 à 150 » : Un ouvrage présentant les principes et références principales de toute gestion et communication de crise - Livre à télécharger sur www.communication-sensible.com

⁹ Edgar MORIN - Article 'Pour une crisologie' in Revue 'Communications' N° 25 'La notion de crise' – 1976 (page 149 / 163)

¹⁰ Au sens de la philosophie anglo-saxonne, c'est à dire de la théorie des connaissances

Nous sommes bien loin de la vision des crises à long terme proposée par la philosophie politique occidentale¹¹ du XVIII^e siècle, héritée d'une histoire scientifique dont THUCYDIDE posa les fondations¹². En effet, nos Crises modernes proposent aujourd'hui, dans un temps de plus en plus 'ramassé', l'image d'un homme dual, secoué par des événements qui lui sont parfaitement exogènes, victime sacrifiée sur l'autel de l'évolution. Tour à tour, il devient figure contemporaine du mythe prométhéen qui, selon Hans JONAS¹³, le rend responsable des conséquences de ses propres choix ; ou bien brique élémentaire, particulièrement fragile, d'une structure collective qu'est toute communauté, organisation ou institution humaine.

La représentation idéale d'un individu capable de faire face, de faire plus ou encore de mieux gérer ses activités, sa vie, et de démontrer sa capacité à contrôler toutes les situations, a donc largement contribué à redessiner notre relation au monde : le temps court de l'action immédiate s'est largement substitué à la perspective de long terme. Cette maîtrise de tout, rendue possible par une gestion optimale et anticipant des risques, s'oppose radicalement à l'idée même de destin qui apparaît d'emblée comme le retour de la fatalité. Or, cette capacité de l'homme à peser sur la marche des choses, constitutive des temps modernes, s'essouffle en même temps qu'apparaissent la puissance des mutations en cours (réchauffement climatique) et la multiplication des événements porteurs des germes de crises en devenir (instabilité géostratégique et économique mondiale, terrorisme, 'chocs des civilisations'...).

De fait, les Crises sont appréhendées non plus au niveau de l'essence philosophique de la nature humaine mais comme des phénomènes observables, évaluables, indépendants et dans certains cas, ô illusion suprême, prévisibles et maîtrisables... En effet, depuis une trentaine d'années, de nouveaux champs d'investigation voient le jour pour comprendre les mécanismes du pire qui touchent régulièrement, voire de manière de plus en plus violente et déstabilisante, les organisations les plus préparées, les pouvoirs les mieux établis. Avec les travaux essentiels en France de l'Ecole Normale Supérieure¹⁴ et de chercheurs reconnus comme LAGADEC¹⁵, GILBERT¹⁶..., les recherches et pratiques ont principalement porté leur attention sur la nécessité de comprendre pourquoi il était si difficile d'anticiper les crises, d'engager des efforts efficaces sur le plan de la prévention pour circonscrire

¹¹ Au XVIII^e et XIX^e siècles, Saint SIMON, FOURIER, MARX ou encore PROUDHON¹¹ ont fait d'elle un processus dynamique, inséré dans l'évolution historique des nations et des communautés humaines, qui s'ancre dans le psychisme des acteurs désireux d'infléchir le cours des choses et d'être à l'origine de transformations politiques et sociales radicales.

¹² Thucydide 'la Guerre du Péloponnèse' – Robert LAFFONT Juin 2006 (Traduction : Albert Thibaudet)

¹³ Hans JONAS 'Le principe responsabilité' – (Texte de 1979) Traduit en France par les Editions Flammarion 1998 et CERF Paris 1993

¹⁴ JL FABIANI et J THEYS 'La société vulnérable' (Evaluer et maîtriser les risques) 1987 Presses ENS

¹⁵ Bibliographie de Patrick LAGADEC, inventeur du concept de 'risque technologique majeur' sur www.patricklagadec.net

¹⁶ Claude GILBERT, Directeur de recherches CNRS, responsable du programme Risques collectifs et situations de crise, membre du Cerat de Grenoble, auteur de multiples ouvrages de référence dont 'Risques collectifs et situations de crise : apports de la recherche en sciences humaines et sociales' 2003 L'Harmattan

leur occurrence, en bref de circonvenir l'événement. L'on touche alors au vaste domaine des risques et de la sécurité, par nature transverse et pluridisciplinaire dont Ulrich BECH nous a fait comprendre, au tournant des années 2000, qu'il devenait un nouveau 'paradigme'¹⁷.

II - Une piste de travail : retrouver le sens originel du concept pour refonder

les recherches

Au fil des temps récents, l'attention portée à la compréhension des crises a principalement proposé des outils de plus en plus analytiques, utilisés par l'esprit positiviste dominant qui pense l'évolution en termes de système. Les aspects humains ne constituent plus depuis longtemps le cœur de l'analyse, noyés dans un ensemble plus 'complexe' et nécessairement plus vaste, porté par les communautés humaines qui en sont en charge.

De fait, notre relation avec ce concept semble s'être inversée d'avec nos ancêtres grecs. L'égué par l'antiquité comme l'un des concepts fondateurs dans la vie de la cité, le terme de Crise, s'il dispose de plusieurs sens, ne possède en effet qu'une seule racine. Louis CROCQ nous apprend que le verbe *Krino* signifiait, dans un premier temps, « 'séparer', 'trier' pour progressivement s'étendre à l'action de choisir, puis décréter, voire choisir »¹⁸. Certes, il est vrai que, en leur temps, de nombreux registres de la vie sociale grecque furent pénétrés par cette idée : les arts, le théâtre avec des œuvres comme 'Œdipe à Colone' de Sophocle, le droit ou bien encore la théologie utilisaient le terme « κρισις », (d'après la racine provenant du verbe *kritein* qui signifie discerner) pour décrire un choix, une lutte et une décision.

C'est pourtant HIPPOCRATE qui lui applique en premier la fonction de discerner le sens d'un phénomène. Ainsi, pour la première fois en médecine, « le vocable dénotait un changement subit dans l'état d'un malade »¹⁹. Dès lors, le mot *Krisis* désignait, dans l'histoire d'une maladie, un moment d'acmé, un instant crucial ou un point d'inflexion se traduisant par un changement subit du malade, en bien ou en mal²⁰. Selon cette acception, la crise revient à faire entrer la maladie dans sa phase décisive. Tout autant philosophe que médecin, HIPPOCRATE en tirera la leçon qu'il faut toujours aller dans le sens de la nature en ne rompant pas le travail d'une crise, et en ne cherchant pas à la combattre. Plus important encore, et contrairement aux 'modernes' que nous sommes, il n'utilisait pas l'idée de Crise dans le sens de « *Krasis* », signifiant la confusion, mais davantage dans celui de « *Krisis* », la décision. A

¹⁷ Beck U., 'La société du risque' Flammarion 2001

¹⁸ Louis CROCQ in 'Krisis, crisis, crise : métamorphoses d'un concept' in Rev. Méd. Psychosomatique N°27 pages 11-38 (1991)

¹⁹ *ibid*

²⁰ Daniel PARROCHIA in 'Les formes des crises : logique et épistémologie' (déjà cité) – Editions Champ Vallon mars 2008 – Déjà cité

sa suite, il est intéressant de noter que les romains cantonneront le mot « krisis » au seul domaine médical ; les moments décisifs dans les affaires (rerum) ou encore dans la guerre (belli) seront désignés par la notion de « discrimen-inis », dérivant de « crimen » (point de séparation)²¹.

Tout part donc de là... « Krisis » se rapportait à l'homme, non à ses productions, en ce sens qu'elle relevait avant tout du physiologique et du psychique. Moment du 'grand trouble' (le maximum de la fièvre), toute crise se voit précédée d'un conflit (la résistance de l'organisme). Instant décisif, instantané d'un choix crucial, elle appelle sa propre critique en proposant une analyse et un discernement des causes, *« qui amènera – le domaine médical est ici paradigmatique – un diagnostic et l'indication d'une thérapeutique »*²². Les périodes douloureuses, qui jalonnent naturellement l'existence comme les phases d'agitation, qui sont provoquées par des émotions violentes, sont autant de sujets de diagnostic, donc de décision.

Il en va ici des crises économiques, technologiques ou culturelles comme des maladies : ce sont les comportements lors du moment décisif, du choix qui apparaissent concernés de prime abord, non les constructions empiriques. L'homme reste au cœur du conflit latent et de la crise attendue ; il en est l'acteur, non l'observateur décentré. Autrement dit, pour comprendre l'enchaînement d'évènements qui structure désormais sa nouvelle relation au monde, l'individu pourrait être amené à y instiller une part importante de lui-même. Demain, l'enjeu pourrait donc être de réintroduire de l'humain dans les mécaniques du pire selon une grille de lecture ouverte, non déterministe, particulièrement dynamique qui sache emprunter à la psychologie humaine son calendrier et son horloge. La question devient donc de savoir si, en oubliant la lecture ordonnée de ce qui l'entourait jusqu'alors, l'individu ne devrait pas lire aussi dans la crise un prolongement naturel de son 'chaos intérieur', rythmé par ses tensions, son stress, son émotivité ou encore sa volonté, dans une acception stoïcienne ...

Présentant en effet le visage d'une situation insolite par nature, la Crise est faite d'instabilité et de surprise, de tensions et de paradoxes, d'incertitude et de désordre, d'ignorance et d'aveuglement collectif ou individuel. Le niveau de perception, la capacité d'adaptation, l'imagination, le courage constituent donc autant de comportements que de vertus indispensables pour pouvoir la traverser, en tirer enseignements et perspectives. L'individu se trouve directement confronté à ses comportements et à ses choix cruciaux, à sa faculté (ou non) d'apprendre de ses erreurs passées, à sa double représentation de ce qui le constitue (sa relation au monde et la confiance en soi), à la pérennité de ses croyances et à l'émergence de ses doutes intimes, et même à sa propre physiologie. En ce sens, la Crise *« révèle nos*

²¹ ibid

blocages, nos jeux de feed-back négatifs et positifs »²³, nos antagonismes et nos valeurs, « *nos solutions concrètes ou mythologiques* ». De fait, elle nous renvoie surtout à nous mêmes. Nos émotions, nos peurs sont les terreaux sur lesquels elle s'appuie pour déstabiliser celui qui en a la charge. Notre corps est sollicité au même titre que notre capacité à faire de nos sens des alliés, non des entraves, comme de la confiance en soi le moteur d'un leadership équilibré et juste ; et du système de valeurs un ancrage profond qui nous permet de plier aux avis de tempêtes, et non de rompre. Bref, la Crise nous ressemble car elle révèle ce que nous sommes. Mieux, elle devient ce que nous en faisons !

C'est donc notre relation intime à la décision qu'il s'agirait d'approfondir dorénavant. Car, quelque soit la vision que l'on puisse développer de l'idée même de Crise, c'est bien celle-ci qui semble la plus à même de rassembler tous les champs d'études jusqu'ici éparpillés. Christophe DEJOURS²⁴ explique ainsi que, dans la plupart des travaux relevant de l'étude du facteur humain dans les catastrophes : « *il reste une part de responsabilité revenant aux hommes qui n'est jamais prise en considération (...) : la décision au sens fort du terme, c'est à dire celle qui concerne les situations inédites pour les acteurs* ». Pour un spécialiste des crises psychologiques comme Louis CROCQ²⁵, l'action de décider (ou prise de décision) relevait jusqu'ici, sur le plan scientifique, principalement de la psychologie cognitive. Pourtant, il relève avec sagesse que l'expérience a abondamment montré qu'elle pouvait être le fruit de la volonté et qu'elle était tout autant irrémédiablement infiltrée par les dimensions affectives. C'est donc en cela que, à l'avenir, la psychologie pourrait contribuer grandement à « *éclairer des crises qui ne sont pas seulement de nature psychologique* »²⁶.

C'est peut-être ici que le versant originel du mot 'krisis' reprendrait toute sa signification²⁷...

Thierry PORTAL, janvier 2010

NOTA : Thierry PORTAL a publié en novembre 2009 un ouvrage intitulé 'Crises et facteur humain : les nouvelles frontières mentales des crises (De Boeck Université)'. Au travers d'une série d'entretiens menés en 2008/2009 auprès de spécialistes reconnus des risques et des crises, le propos de ce livre est d'illustrer

²³ selon Edgar MORIN (déjà cité)

²⁴ Christophe DEJOURS 'Le facteur Humain' – Que sais-je ? N° 2996 (page 20) Edition de 2007 – déjà cité

²⁵ Louis CROCQ in 'Psychologie de la prise de décision en situation de crise' in Etudes du cercle de Latour Maubourg 5/1993

²⁶ Comme l'écrit Daniel PARROCHIA in 'Les formes des crises' (déjà cité) – Editions Champ Vallon mars 2008

²⁷ Au sens de l'action d'évaluer, de délibérer, de trier, de choisir, de décider.

l'importance du psychologique dans le déclenchement, la gestion, la sortie des situations incertaines et leurs enseignements. Sorte d'approche modeste des savoirs en la matière, cette tentative de vulgarisation propose autant un panorama des recherches fondamentales et appliquées actuelles qu'un aperçu des problématiques émergentes et des nouvelles pratiques professionnelles.

Vingt deux experts ont participé à cet ouvrage, dirigé par Thierry PORTAL. Tous sont issus de l'univers de la recherche et/ou du monde du conseil. Auteurs chez les meilleurs éditeurs francophones, tous sont reconnus pour l'originalité de leur approche professionnelle, à l'échelle nationale ou internationale. Chacun d'entre eux aborde le thème du facteur humain avec ses spécificités, qu'il s'agisse d'histoire, de sociologie des organisations, de sciences cognitives et d'ergonomie cognitive, de finance comportementale et d'économie, de sciences du comportement et de neurologie, de pratiques d'activités extrêmes, de psychologie individuelle ou collective, de psychologie sociale clinique, de psychiatrie, de criminologie et de communication inter personnelle, de philosophie, de management et d'organisation, de sciences politiques.

Ce livre est une première dans l'espace francophone. Il permet au lecteur d'être à la pointe des recherches et des pratiques tout en proposant une vision renouvelée de nos crises modernes, particulièrement adaptée aux défis du XXIème siècle. Surtout, il souhaite remettre l'Homme au centre des réflexions sur les phénomènes de crise.

Pour en savoir plus sur l'ouvrage :

<http://www.communication-sensible.com/download/crises-et-facteur-humain.pdf>

Thierry Portal.

© 2010 Tous droits réservés par les auteurs

Edité par l'Observatoire International des Crises

Publié dans la Magazine de la Communication de Crise et Sensible

Indicatif éditeur : 2-916429

Directeur de la publication : Didier Heiderich

**Retrouvez plus de 220 articles en libre accès sur le
Magazine de la Communication de Crise et Sensible
www.communication-sensible.com**